

éloges que vous voulez bien m'accorder si généreusement ! mais vous oubliez que je ne suis pas disposé à remplacer M. de Pompignol ; vous l'avez dit vous-même, maintes et maintes fois : je suis un fort mauvais sujet qui n'ai jamais su envisager l'amour sérieusement et je dois vous prévenir tout d'abord, que j'ai le mariage en horreur, et que si, par aventure, je prends femme, ce ne peut être que beaucoup plus tard.

—Et parbleu, je le sais bien, s'il en était autrement pensetu que je me serais adressé à toi ?

—Ma foi, mon cher oncle, je commence à ne plus comprendre ; vous voulez que je me marie, puis...

—Mais non ! mais non, pas du tout, diantre !

—Comment ?

—Ecoute-moi bien, tu vas comprendre : c'est un service que j'attends de toi et que tu peux facilement me rendre. Je veux te présenter chez M. et Mme du Chemin, et que tu aies l'air de devenir subitement amoureux d'Estelle, leur fille ; celle-ci, comme je te le disais tout à l'heure, ne manquera pas de te payer de retour et de congédier M. de Pompignol, qu'elle n'épouse que faute de mieux, et lorsqu'il s'agira de te prononcer et de demander la main d'Estelle, tu n'auras qu'à ne plus reparaitre, de façon qu'une certaine personne que je ne puis te nommer et qui veut être l'époux de Mlle du Chemin, se présentera, et comme d'un côté M. de Pompignol se sera retiré, et que de l'autre Estelle sera vivement dépitée d'avoir été aimée...

—Elle acceptera sans réflexion la personne que vous proposez : très bien, je comprends, c'est fort galamment imaginé ; mais dans tout ceci, il me semble que je jouerai un peu le rôle du chat qui tire les marrons du feu et se brûle la patte pour le singe qui les mange.

—Non, mon ami, tu prouves tout simplement à M. de Pompignol que malgré la grande confiance qu'il a en lui, il sera toujours, bien qu'il ait passé un an à Paris, un provincial en matière de sentiment, tandis qu'un véritable Parisien comme toi n'a qu'à se montrer pour être aimé.

—Oui, mon oncle, mais l'autre personne, ce Bertrand, qui doit manger les marrons, vous n'en parlez pas ?

—A quoi bon, répondit le chevalier un peu embarrassé, d'ailleurs que t'importe, puisqu'on te laisse libre de te faire aimer... pourvu que tu n'épouses pas, bien entendu ?

—C'est juste... vous avez raison, riposta Fernand avec un fin sourire. Eh bien ! mon oncle, c'est convenu ; j'accepte et je vous réponds que, dès à présent, M. de Pompignol n'est plus à craindre.

—En vérité ?

—Je vous en donne ma parole d'honneur, j'ai un moyen infallible de le faire disparaître.

—Dès demain.

—Quant à ce qui est de me faire aimer, c'est une question trop délicate pour que je puisse la résoudre en un jour, mais enfin j'espère que, grâce à votre aide...

—Oh ! certes, d'ailleurs, le principal c'est que M. de Pompignol s'éloigne.

—Oh ! encore un mot, mon oncle, vous dites que Mlle Duchemin est jolie ?

—Adorable.

—Jeune ?

—Dix-neuf ans.

—Riche ?

—Deux cent mille francs de dot et des espérances.

—Diable ! cela demande réflexion.

—Tu dis ?

—Rien, mon oncle, si ce n'est que la patte du chat rendra là un grand service à Bertrand. — Mais c'est convenu, je le répète, vous pouvez compter sur moi.

Quelques verres de vin de Champagne terminèrent la convention, et l'oncle et le neveu, enchantés l'un de l'autre, se retirèrent pour se coucher, en songeant tous deux à la conduite qu'il auraient à tenir.

—Soyons fin, dit l'oncle en se mettant au lit, et tout ira bien.

—Soyons adroit, fit le neveu, et nous verrons ensuite ce qu'il conviendra de faire.

III

La vie à Coutances est calme et tranquille ; il est rare qu'après neuf heures du soir on aperçoive de la lumière aux fenêtres.

Un sommeil doux, uniforme, paisible, s'est appesanti sur les paupières de ses habitants fidèles observateurs d'un repos qui témoigne de la pureté de leur conscience.

Cependant, et comme pour confirmer la règle par une exception, quiconque eût passé vers dix heures du soir, un samedi du mois de novembre, devant une maison de la Basse-Grande-Rue, aurait entendu les accords d'un piano, dont les sons quelque peu criards s'alliaient à celui d'une fraîche voix de jeune fille.

Et il eût aussi aperçu derrière les rideaux de mousseline voilant les trois grandes croisées du premier étage, des silhouettes humaines se jouer au milieu des splendeurs d'une illumination à giorno.

Que se passait-il donc dans cette maison ?

Rien d'insolite, M. et Mme du Chemin, ses propriétaires, y donnaient soirée.

—Une soirée ! comment, des soirées à Coutances ?

—Oui vraiment, et des soirées qui avaient le privilège d'être suivies par la meilleure société de la ville.

C'était là que tous les samedis se réunissait l'aristocratie de Coutances dans le dessein de causer, d'écouter Mlle Estelle chanter quelque morceau de l'opéra nouveau, de jouer au whist ou aux échecs, et parfois d'exécuter au piano deux ou trois polkas en vogue.

La causerie tenait la plus grande part du programme.

Les hommes parlaient administration, commerce, agriculture, politique ; les femmes s'entretenaient des modes de Paris, tout en médissant un peu de leurs meilleures amies, et les jeunes gens adressaient des compliments à Mlle du Chemin, qui les recevait sans trop de déplaisir.

Nous ne ferons pas le portrait de M. et Mme du Chemin, nous nous contenterons de dire que le mari avait cinquante-huit ans et la femme quarante-cinq, qu'ils n'avaient aucune qualité, ni aucun défaut saillants, et qu'ils possédaient cette certaine fortune nécessaire pour vivre convenablement à Paris et plus